

CHAPITRE III.

Véritable Religion prouvée par les contrariétés qui sont dans l'homme, & par le péché originel.

1. **L**Es grandeurs & les miseres de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable Religion nous enseigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur, & en même temps quelque grand principe de misere. Car il faut que la véritable Religion connoisse à fond notre nature; c'est-à-dire, qu'elle connoisse tout ce qu'elle a de grand, & tout ce qu'elle a de misérable, & la raison de l'un & de l'autre. Il faut encore qu'elle nous rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent. S'il y a un seul principe de tout, une seule fin de tout, il faut que la vraie Religion nous enseigne à n'adorer que lui, & à n'aimer que lui. Mais comme nous nous trouvons dans l'impuissance d'adorer ce que nous ne connoissons pas, & d'aimer autre chose que nous; il faut que la Religion qui instruit de ces devoirs, nous instruisse aussi de cette impuissance, & qu'elle nous en apprenne les remedes. Il faut pour rendre l'homme heureux,

qu'elle lui montre qu'il y a un Dieu, qu'on est obligé de l'aimer, que notre véritable félicité est d'être à lui, & notre unique mal d'être séparé de lui; qu'elle nous apprenne que nous sommes pleins de ténèbres qui nous empêchent de le connoître & de l'aimer, & qu'ainsi nos devoirs nous obligent d'aimer Dieu, & notre concupiscence nous en détournant, nous sommes pleins d'injustice. Il faut qu'elle nous rende raison de l'opposition que nous avons à Dieu & à notre propre bien. Il faut qu'elle nous en enseigne les remedes, & les moyens d'obtenir ces remedes. Qu'on examine sur cela toutes les Religions du monde, & qu'on voie s'il y en a une autre que la Chrétienne qui y satisfasse.

Sera-ce celle qu'enseignoient les Philosophes, qui nous proposent pour tout bien un bien qui est en nous? Est-ce-là le vrai bien? Ont-ils trouvé le remede à nos maux? Est-ce avoir guéri la présomption de l'homme, que de l'avoir égalé à Dieu? Et ceux qui nous ont égalés aux bêtes, & qui nous ont donné les plaisirs de la terre pour tout bien, ont-ils apporté le remede à nos concupiscences? Levez vos yeux vers Dieu, disent les uns; voyez celui auquel vous ressemblez, & qui vous a fait pour l'adorer. Vous pouvez vous

rendre semblable à lui ; la sagesse vous égalera si vous voulez la suivre. Et les autres disent : Baissez vos yeux vers la terre, chetif ver que vous êtes , & regardez les bêtes dont vous êtes le compagnon.

Que deviendra donc l'homme ? Sera-t-il égal à Dieu ou aux bêtes ? Quelle effroyable distance ! Que ferons-nous donc ? Quelle Religion nous enseignera à guérir l'orgueil & la concupiscence ? Quelle Religion nous enseignera notre bien , nos devoirs , les foiblesses qui nous en détournent , les remedes qui les peuvent guérir , & le moyen d'obtenir ces remedes ? Voyons ce que nous dit sur cela la Sagesse de Dieu qui nous parle dans la Religion Chrétienne.

C'est en vain , ô homme , que vous cherchez dans vous-même le remede à vos miseres. Toutes vos lumieres ne peuvent arriver qu'à connoître que ce n'est point en vous que vous trouverez ni la vérité, ni le bien. Les Philosophes vous l'ont promis , ils n'ont pu le faire. Ils ne savent ni quel est votre véritable bien, ni quel est votre véritable état. Comment auroient-ils donné des remedes à vos maux , puisqu'ils ne les ont pas seulement connus ? Vos maladies principales sont l'orgueil qui vous soustrait à Dieu, & la concupiscence qui vous attache à la terre ; & ils

n'ont fait autre chose qu'entretenir au moins une de ces maladies. S'ils vous ont donné Dieu pour objet , ce n'a été que pour exercer votre orgueil. Ils vous ont fait penser que vous lui êtes semblable par votre nature. Et ceux qui ont vu la vanité de cette prétention vous ont jetté dans l'autre précipice, en vous faisant entendre que votre nature étoit pareille à celle des bêtes , & vous ont porté à chercher votre bien dans les concupiscences qui sont le partage des animaux. Ce n'est pas là le moyen de vous instruire de vos injustices. N'attendez donc ni vérité , ni consolation des hommes. Je suis celle qui vous ai formé , & qui puis seule vous apprendre qui vous êtes. Mais vous n'êtes plus maintenant en l'état où je vous ai formé. J'ai créé l'homme saint , innocent , parfait. Je l'ai rempli de lumiere & d'intelligence. Je lui ai communiqué ma gloire & mes merveilles. L'œil de l'homme voyoit alors la majesté de Dieu. Il n'étoit pas dans les ténèbres qui l'aveuglent , ni dans la mortalité & dans les miseres qui l'affligent. Mais il n'a pu soutenir tant de gloire , sans tomber dans la présomption. Il a voulu se rendre centre de lui-même , & indépendant de mon secours. Il s'est soustrait à ma domination ; & s'égalant à moi par le desir de trouver sa félicité en

lui-même, je l'ai abandonné à lui; & révoltant toutes les créatures qui lui étoient soumises, je les lui ai rendues ennemies: en sorte qu'aujourd'hui l'homme est devenu semblable aux bêtes, & dans un tel éloignement de moi, qu'à peine lui reste-t-il quelque lumière confuse de son Auteur, tant toutes ses connoissances ont été éteintes ou troublées. Les sens indépendans de la raison, & souvent maîtres de la raison, l'ont emporté à la recherche des plaisirs. Toutes les créatures ou l'affligent ou le tentent, & dominent sur lui ou en le soumettant par leur force, ou en le charmant par leurs douceurs; ce qui est encore une domination plus terrible & plus impérieuse.

2. * Voilâ l'état où les hommes sont aujourd'hui. Il leur reste quelque instinct puissant du bonheur de leur première nature; & ils sont plongés dans les miseres de leur aveuglement & de leur concupiscence, qui est devenue leur seconde nature.

3. * De ces principes que je vous ouvre, vous pouvez reconnoître la cause de tant de contrariétés qui ont étonné tous les hommes, & qui les ont partagés.

4. * Observez maintenant tous les mouvemens de grandeur & de gloire que le sentiment de tant de miseres ne peut

étouffer, & voyez s'il ne faut pas que la cause en soit une autre nature.

5. * Connoissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuissante; taisez-vous, nature imbécille; apprenez que l'homme passe infiniment l'homme; & entendez de votre maître votre condition véritable que vous ignorez.

6. * Car enfin si l'homme n'avoit jamais été corrompu, il jouiroit de la vérité & de la félicité avec assurance. Et si l'homme n'avoit jamais été que corrompu, il n'auroit aucune idée ni de la vérité ni de la béatitude. Mais malheureux que nous sommes, & plus que s'il n'y avoit aucune grandeur dans notre condition, nous avons une idée du bonheur, & ne pouvons y arriver; nous sentons une image de la vérité, & ne possédons que le mensonge; incapables d'ignorer absolument, & de savoir certainement; tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes malheureusement tombés.

7. * Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité & cette impuissance, sinon qu'il y a eu autrefois en l'homme un véritable bonheur dont il ne lui reste maintenant que la marque & la trace toute vuide qu'il essaye inutilement de remplir

de tout ce qui l'environne, en cherchant dans les choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des présentes, & que les unes & les autres sont incapables de lui donner, parceque ce gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini & immuable?

8. ✎ Chose étonnante cependant, que le mystere le plus éloigné de notre connoissance qui est celui de la transmission du péché originel, soit une chose sans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connoissance de nous-mêmes! Car il est sans doute qu'il n'y a rien qui choque plus notre raison que de dire que le péché du premier homme ait rendu coupables ceux qui étant si éloignés de cette source, semblent incapables d'y participer. Cet écoulement ne nous paroît pas seulement impossible, il nous semble même très injuste. Car qu'y a-t-il de plus contraire aux regles de notre misérable justice que de damner éternellement un enfant incapable de volonté, pour un péché où il paroît avoir eu si peu de part, qu'il est commis six mille ans avant qu'il fût en être? Certainement rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine. Et cependant sans ce mystere le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre

condition prend ses retours & ses plis dans cet abyme. De sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystere, que ce mystere n'est inconcevable à l'homme.

9. ✎ Le péché originel est une folie devant les hommes; mais on le donne pour tel. On ne doit donc pas reprocher le défaut de raison en cette doctrine, puisqu'on ne prétend pas que la raison y puisse atteindre. Mais cette folie est plus sage que toute la sagesse des hommes: *Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus.* Car sans cela que dira-t-on qu'est l'homme? Tout son état dépend de ce point imperceptible. Et comment s'en fût-il aperçu par sa raison, puisque c'est une chose au-dessus de sa raison; & que sa raison, bien loin de l'inventer par ses voies, s'en éloigne quand on le lui présente?

II Cor.
1, 25.

10. ✎ Ces deux états d'innocence & de corruption étant ouverts, il est impossible que nous ne les reconnoissions pas.

11. ✎ Suivons nos mouvemens, observons-nous nous-mêmes, & voyons si nous n'y trouverons pas les caracteres vivans de ces deux natures.

12. ✎ Tant de contradictions se trouveroient-elles dans un sujet simple?

13. ✎ Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avons deux ames; un sujet simple

leur paroissant incapable de telles & si foudaines variétés, d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur.

14. * Ainsi toutes ces contrariétés, qui sembloient devoir le plus éloigner les hommes de la connoissance d'une Religion, sont ce qui les doit plutôt conduire à la véritable.

Pour moi j'avoue qu'aussi-tôt que la Religion Chrétienne découvre ce principe, que la nature des hommes est corrompue & déchue de Dieu, cela ouvre les yeux à voir par-tout le caractère de cette vérité. Car la nature est telle qu'elle marque par-tout un Dieu perdu, & dans l'homme, & hors de l'homme.

Sans ces divines connoissances, qu'ont pu faire les hommes, sinon ou s'élever dans le sentiment intérieur qui leur reste de leur grandeur passée, ou s'abattre dans la vue de leur foiblesse présente? Car ne voyant pas la vérité entière, ils n'ont pu arriver à une parfaite vertu; les uns considérant la nature comme incorrompue, les autres comme irréparable. Ils n'ont pu fuir ou l'orgueil, ou la paresse, qui sont les deux sources de tous les vices; puisqu'ils ne pouvoient sinon ou s'y abandonner par lâcheté, ou en sortir par l'orgueil. Car s'ils connoissoient l'excellence

de l'homme, ils en ignoroient la corruption; de sorte qu'ils évitoient bien la paresse, mais ils se perdoient dans l'orgueil. Et s'ils reconnoissoient l'infirmité de la nature, ils en ignoroient la dignité; de sorte qu'ils pouvoient bien éviter la vanité, mais c'étoit en se précipitant dans le désespoir.

De-là viennent les diverses sectes des Stoïciens & des Epicuriens, des Dogmatistes & des Académiciens, &c. La seule Religion Chrétienne a pu guérir ces deux vices, non pas en chassant l'un par l'autre par la sagesse de la terre, mais en chassant l'un & l'autre par la simplicité de l'Evangile. Car elle apprend aux justes qu'elle élève jusqu'à la participation de la Divinité même, qu'en ce sublime état ils portent encore la source de toute la corruption qui les rend durant toute la vie sujets à l'erreur, à la misère, à la mort, au péché; & elle crie aux plus impies qu'ils sont capables de la grace de leur Rédempteur. Ainsi donnant à trembler à ceux qu'elle justifie, & consolant ceux qu'elle condamne, elle tempere avec tant de justesse la crainte avec l'espérance par cette double capacité qui est commune à tous & de la grace & du péché, qu'elle abaisse infiniment plus que la seule raison ne peut faire, mais sans désespérer; & qu'elle

38 VÉRITABLE RELIGION
CHAP. III.
élève infiniment plus que l'orgueil de la nature, mais sans enfler; faisant bien voir par-là qu'étant seule exemte d'erreur & de vice, il n'appartient qu'à elle & d'instruire & de corriger les hommes.

15. * Nous ne concevons ni l'état glorieux d'Adam, ni la nature de son péché, ni la transmission qui s'en est faite en nous. Ce sont choses qui se sont passées dans un état de nature tout différent du nôtre, & qui passent notre capacité présente. Aussi tout cela nous est inutile à savoir pour sortir de nos miseres: & tout ce qu'il nous importe de connoître, c'est que par Adam nous sommes misérables, corrompus, séparés de Dieu; mais rachetés par JESUS-CHRIST: & c'est de quoi nous avons des preuves admirables sur la terre.

16. * Le Christianisme est étrange. Il ordonne à l'homme de reconnoître qu'il est vil & même abominable, & il lui ordonne en même-temps de vouloir être semblable à Dieu. Sans un tel contre-poids cette élévation le rendroit horriblement vain, ou cet abaissement le rendroit horriblement abject.

17. * La misere porte au désespoir: la grandeur inspire la présomption.

* L'Incarnation montre à l'homme la grandeur de sa misere par la grandeur du remede qu'il a fallu.

19. * On ne trouve pas dans la Religion Chrétienne un abaissement qui nous rende incapables du bien, ni une sainteté exemte du mal. CHAP. III.

20. * Il n'y a point de doctrine plus propre à l'homme que celle-là, qui l'instruit de sa double capacité de recevoir & de perdre la grace, à cause du double péril où il est toujours exposé, de desespoir ou d'orgueil.

21. * Les Philosophes ne prescrivoient point des sentimens proportionnés aux deux états. Ils inspiroient des mouvemens de grandeur pure, & ce n'est pas l'état de l'homme. Ils inspiroient des mouvemens de bassesse pure; & c'est aussi peu l'état de l'homme. Il faut des mouvemens de bassesse, non d'une bassesse de nature, mais de pénitence; non pour y demeurer, mais pour aller à la grandeur. Il faut des mouvemens de grandeur, mais d'une grandeur qui vienne de la grace, & non du mérite, & après avoir passé par la bassesse.

22. * Nul n'est heureux comme un vrai Chrétien, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable. Avec combien peu d'orgueil un Chrétien se croit-il uni à Dieu? Avec combien peu d'abjection s'é-
gale-t-il aux vers de la terre?

23. * Qui peut donc refuser à ces célestes lumieres de les croire, & de les ado-

40 VÉRIT. RELIG. PROUVÉE &c.
CHAP. IV.
rer? Car n'est-il pas plus clair que le jour, que nous sentons en nous-mêmes des caractères ineffaçables d'excellence? Et n'est-il pas aussi véritable que nous éprouvons à toute heure les effets de notre déplorable condition? Que nous crie donc ce cahos & cette confusion monstrueuse, sinon la vérité de ces deux états, avec une voix si puissante, qu'il est impossible d'y résister?

CHAPITRE IV.

Il n'est pas incroyable que Dieu s'unisse à nous.

CE qui détourne les hommes de croire qu'ils sont capables d'être unis à Dieu, n'est autre chose que la vue de leur bassesse. Mais s'ils l'ont bien sincère, qu'ils la suivent aussi loin que moi, & qu'ils reconnoissent que cette bassesse est telle en effet, que nous sommes par nous-mêmes incapables de connoître si sa miséricorde ne peut pas nous rendre capables de lui. Car je voudrois bien savoir d'où cette creature, qui se reconnoît si foible, a le droit de mesurer la miséricorde de Dieu, & d'y mettre les bornes que sa fantaisie lui suggere. L'homme fait si peu ce que c'est que Dieu, qu'il ne fait pas ce qu'il est lui-même: & tout troublé de la vue de

IL N'EST PAS INCROYABLE, &c. 41
CHAP. IV.
son propre état, il ose dire que Dieu ne le peut pas rendre capable de sa communication. Mais je voudrois lui demander si Dieu demande autre chose de lui, sinon qu'il l'aime & le connoisse; & pourquoi il croit que Dieu ne peut se rendre connoissable & aimable à lui, puisqu'il est naturellement capable d'amour & de connoissance. Car il est sans doute qu'il connoît au-moins qu'il est, & qu'il aime quelque chose. Donc s'il voit quelque chose dans les ténèbres où il est, & s'il trouve quelque sujet d'amour parmi les choses de la terre, pourquoi, si Dieu lui donne quelques rayons de son essence, ne sera-t-il pas capable de le connoître & de l'aimer en la manière qu'il lui plaira de se communiquer à lui? Il y a donc sans doute une présomption insupportable dans ces sortes de raisonnemens, quoiqu'ils paroissent fondés sur une humilité apparente, qui n'est ni sincère ni raisonnable, si elle ne nous fait confesser que ne sachant de nous-mêmes qui nous sommes, nous ne pouvons l'apprendre que de Dieu.



CHAPITRE V.

Soumission & usage de la raison.

LA dernière démarche de la raison, c'est de connoître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle est bien foible si elle ne va jusques-là.

2. * Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, se soumettre où il faut. Qui ne fait ainsi n'entend pas la force de la raison. Il y en a qui pechent contre ces trois principes, ou en assurant tout comme démonstratif, manque de se connoître en démonstration; ou en doutant de tout, manque de savoir où il faut se soumettre; ou en se soumettant en tout, manque de savoir où il faut juger.

3. * Si on soumet tout à la raison, notre Religion n'aura rien de mystérieux ni de surnaturel. Si on choque les principes de la raison, notre Religion sera absurde & ridicule.

4. * La raison, dit saint Augustin, ne se soumettroit jamais, si elle ne jugeoit qu'il y a des occasions où elle se doit soumettre. Il est donc juste qu'elle se soumette quand elle juge, qu'elle se doit soumettre, & qu'elle ne se soumette pas quand elle juge avec fondement qu'elle ne

le doit pas faire: mais il faut prendre garde à ne se pas tromper.

5. * La piété est différente de la superstition. Pousser la piété jusqu'à la superstition, c'est la détruire. Les hérétiques nous reprochent cette soumission superstitieuse. C'est faire ce qu'ils nous reprochent, que d'exiger cette soumission dans les choses qui ne sont pas matière de soumission.

Il n'y a rien de si conforme à la raison que le desaveu de la raison dans les choses qui sont de foi. Et rien de si contraire à la raison que le desaveu de la raison dans les choses qui ne sont pas de foi. Ce sont deux excès également dangereux, d'exclure la raison, de n'admettre que la raison.

6. * La foi dit bien ce que les sens ne disent pas, mais jamais le contraire. Elle est au-dessus, & non pas contre.

CHAPITRE VI.

Foi sans raisonnement.

SI j'avois vu un miracle, disent quelques gens, je me convertirois. Ils ne parleroient pas ainsi s'ils savoyent ce que c'est que conversion. Ils s'imaginent qu'il ne faut pour cela que reconnoître qu'il y a un Dieu, & que l'adoration consiste à lui renir de certains discours, tels à peu près

que les payens en faisoient à leurs idoles. La conversion véritable consiste à s'anéantir devant cet Être souverain qu'on a irrité tant de fois, & qui nous peut perdre légitimement à toute heure; à reconnoître qu'on ne peut rien sans lui, & qu'on n'a rien mérité de lui que sa disgrâce. Elle consiste à connoître qu'il y a une opposition invincible entre Dieu & nous, & que sans un médiateur il ne peut y avoir de commerce.

2. ✽ Ne vous étonnez pas de voir des personnes simples croire sans raisonnement. Dieu leur donne l'amour de sa justice & la haine d'eux-mêmes. Il incline leur cœur à croire. On ne croira jamais d'une créance utile & de foi, si Dieu n'incline le cœur; & on croira dès qu'il l'inclinera. Et c'est ce que David connoissoit bien lorsqu'il disoit : *Inclina cor meum, Deus, in testimonia tua.*

Pseume
CXVIII,
56.

3. ✽. Ceux qui croient sans avoir examiné les preuves de la Religion, c'est parce qu'ils ont une disposition intérieure toute sainte, & que ce qu'ils entendent dire de notre Religion y est conforme. Ils sentent qu'un Dieu les a faits. Ils ne veulent aimer que lui. Ils ne veulent haïr qu'eux-mêmes. Ils sentent qu'ils n'en ont pas la force, qu'ils sont incapables d'aller à Dieu; & que si Dieu ne vient à eux,

ils ne peuvent avoir aucune communication avec lui. Et ils entendent dire dans notre Religion, qu'il ne faut aimer que Dieu, & ne haïr que soi-même: mais qu'étant tout corrompus & incapables de Dieu, Dieu s'est fait homme pour s'unir à nous. Il n'en faut pas davantage pour persuader des hommes qui ont cette disposition dans le cœur, & cette connoissance de leur devoir & de leur incapacité.

4. ✽. Ceux que nous voyons Chrétiens sans la connoissance des prophéties & des preuves, ne laissent pas d'en juger aussi bien que ceux qui ont cette connoissance. Ils en jugent par le cœur comme les autres en jugent par l'esprit. C'est Dieu lui-même qui les incline à croire; & ainsi ils sont très efficacement persuadés.

J'avoue bien qu'un de ces Chrétiens qui croient sans preuves n'aura peut-être pas de quoi convaincre un infidèle qui en dira autant de foi. Mais ceux qui savent les preuves de la Religion prouveront sans difficulté, que ce fidele est véritablement inspiré de Dieu, quoiqu'il ne pût le prouver lui-même.



CHAPITRE VII.

Qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la Religion Chrétienne.

A V I S.

Presque tout ce qui est contenu dans ce Chapitre ne regarde que certaines sortes de personnes, qui n'étant pas convaincues des preuves de la Religion, & encore moins des raisons des Athées, demeurent dans un état de suspension entre la foi & l'infidélité. L'Auteur prétend seulement leur montrer par leurs propres principes, & par les simples lumières de la raison, qu'ils doivent juger qu'il leur est avantageux de croire, & que ce seroit le parti qu'ils devoient prendre, si ce choix dépendoit de leur volonté. D'où il s'ensuit qu'au-moins en attendant qu'il aient trouvé la lumière nécessaire pour se convaincre de la vérité, ils doivent faire tout ce qui les y peut disposer, & se dégager de tous les empêchemens qui les détournent de cette foi, qui sont principalement les passions & les vains amusemens.

1. **L**Unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie. Le fini s'anéantit en présence de l'infini, & devient un pur néant. Ainsi notre esprit devant Dieu; ainsi notre justice devant la justice divine.

Il n'y a pas si grande disproportion entre l'unité & l'infini, qu'entre notre justice & celle de Dieu.

2. **N**ous connoissons qu'il y a un infini, & ignorons sa nature. Comme, par exemple, nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis. Donc il est vrai qu'il y a un infini en nombre. Mais nous ne savons ce qu'il est. Il est faux qu'il soit pair, il est faux qu'il soit impair; car en ajoutant l'unité il ne change point de nature. Ainsi on peut bien connoître qu'il y a un Dieu, sans savoir ce qu'il est: & vous ne devez pas conclure qu'il n'y a point de Dieu, de ce que nous ne connoissons pas parfaitement sa nature.

Je ne me servirai pas, pour vous convaincre de son existence, de la foi par laquelle nous la connoissons certainement, ni de toutes les autres preuves que nous en avons, puisque vous ne les voulez pas recevoir. Je ne veux agir avec vous que par vos principes mêmes; & je prétens vous faire voir par la manière dont vous raisonnez tous les jours sur les choses de la moindre conséquence, de quelle sorte vous devez raisonner en celle-ci, & quel parti vous devez prendre dans la décision de cette importante question de l'existence de Dieu. Vous dites donc que nous sommes incapables de connoître s'il y a un Dieu. Cependant il est certain que Dieu est, ou qu'il n'est pas; il n'y a point de milieu. Mais de quel côté pencherons-nous?

La raison, dites-vous, n'y peut rien déterminer. Il y a un cahos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu à cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile. Que gagnerez-vous ? Par raison vous ne pouvez assurer ni l'un ni l'autre ; par raison vous ne pouvez nier aucun des deux.

Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont fait un choix ; car vous ne savez pas s'ils ont tort, & s'ils ont mal choisi. Non, direz-vous, mais je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix ; & celui qui prend croix, & celui qui prend pile, ont tous deux tort : le juste est de ne point parier.

Oui, mais il faut parier, cela n'est pas volontaire ; vous êtes embarqué ; & ne parier point que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas. Lequel prendrez-vous donc ? Pesons le gain & la perte en prenant le parti de croire que Dieu est. Si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il est, sans hésiter. Oui, il faut gager. Mais je gage peut-être trop. Voyons : puisqu'il y a pareil hazard de gain & de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gager. Et s'il y en avoit dix à gagner, vous feriez imprudent de ne pas hazarder votre vie pour en gagner dix à un jeu où il

y a pareil hazard de perte & de gain. Mais il y a ici une infinité de vies infiniment heureuses à gagner, avec pareil hazard de perte & de gain ; & ce que vous jouez est si peu de chose & de si peu de durée, qu'il y a de la folie à le ménager en cette occasion.

Car il ne sert de rien de dire qu'il est incertain si on gagnera, & qu'il est certain qu'on hazarde ; & que l'infinie distance qui est entre la certitude de ce qu'on expose & l'incertitude de ce que l'on gagnera, égale le bien fini qu'on expose certainement, à l'infini qui est incertain. Cela n'est pas ainsi : tout joueur hazarde avec certitude, pour gagner avec incertitude ; & néanmoins il hazarde certainement le fini, pour gagner incertainement le fini, sans pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on expose & l'incertitude du gain ; cela est faux. Il y a à la vérité infinité entre la certitude de gagner & la certitude de perdre. Mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hazarde, selon la proportion des hazards de gain & de perte ; & de-là vient que s'il y a autant de hazard d'un côté que de l'autre, le parti est à jouer égal contre égal ; & alors la certitude de ce qu'on expose est égale à l'incertitude

50 QU'IL EST PLUS AVANTAGEUX du gain, tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante. Et ainsi notre proposition est dans une force infinie, quand il n'y a que le fini à hazarder à un jeu où il y a pareils hazards de gain que de perte, & l'infini à gagner. Cela est démonstratif, & si les hommes sont capables de quelques vérités, ils le doivent être de celle-là.

Je le confesse, je l'avoue. Mais encore n'y auroit-il point de moyen de voir un peu plus clair? Oui par le moyen de l'Écriture, & par toutes les autres preuves de la Religion, qui sont infinies.

Ceux qui esperent leur salut, direz-vous, sont heureux en cela. Mais ils ont pour contrepoids la crainte de l'enfer.

Mais qui a le plus sujet de craindre l'enfer, ou celui qui est dans l'ignorance s'il y a un enfer, & dans la certitude de damnation, s'il y en a; ou celui qui est dans une persuasion certaine qu'il y a un enfer, & dans l'esperance d'être sauvé, s'il est.

Quiconque n'ayant plus que huit jours à vivre, ne jugeroit pas que le parti est de croire que tout cela n'est pas un coup de hazard, auroit entierement perdu l'esprit. Or si les passions ne nous tenoient point, huit jours & cent ans sont une même chose.

Quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti? Vous serez fidele, honnête, hum-

ble, reconnoissant, bienfaisant, sincere, véritable. A la vérité vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices. Mais n'en aurez-vous point d'autres? Je vous dis que vous gagnerez en cette vie; & qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude de gain, & tant de néant dans ce que vous hazardez, que vous connoîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine & infinie, & que vous n'avez rien donné pour l'obtenir.

Vous dites que vous êtes fait de telle sorte que vous ne sauriez croire. Apprenez au moins votre impuissance à croire, puisque la raison vous y porte, & que néanmoins vous ne le pouvez. Travaillez donc à vous convaincre, non pas par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions. Vous voulez aller à la foi, & vous n'en savez pas le chemin; vous voulez vous guérir de l'infidélité, & vous en demandez les remèdes: apprenez-les de ceux qui ont été tels que vous, & qui n'ont présentement aucun doute. Ils savent ce chemin que vous voudriez suivre, & ils sont guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la maniere par où ils ont commencé; imitez leurs actions extérieures, si vous ne